

EDMOND PICARD

EN CONGOLIE

1896

TROISIÈME ÉDITION

SUIVIE DE

NOTRE CONGO EN 1909



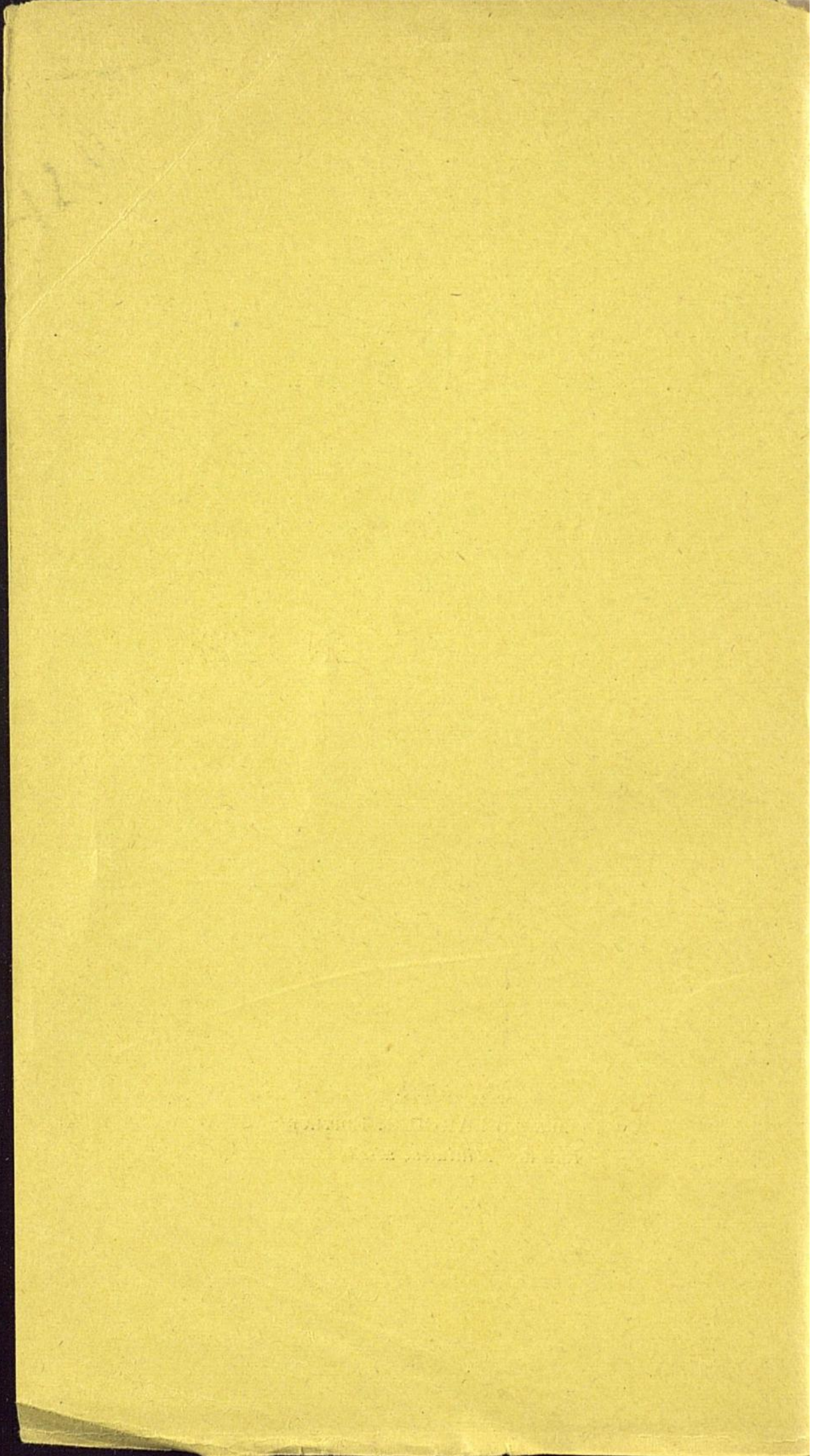
INTER FOLIA FRUCTUS

BRUXELLES

V^{ve} FERDINAND LARCIER, ÉDITEUR

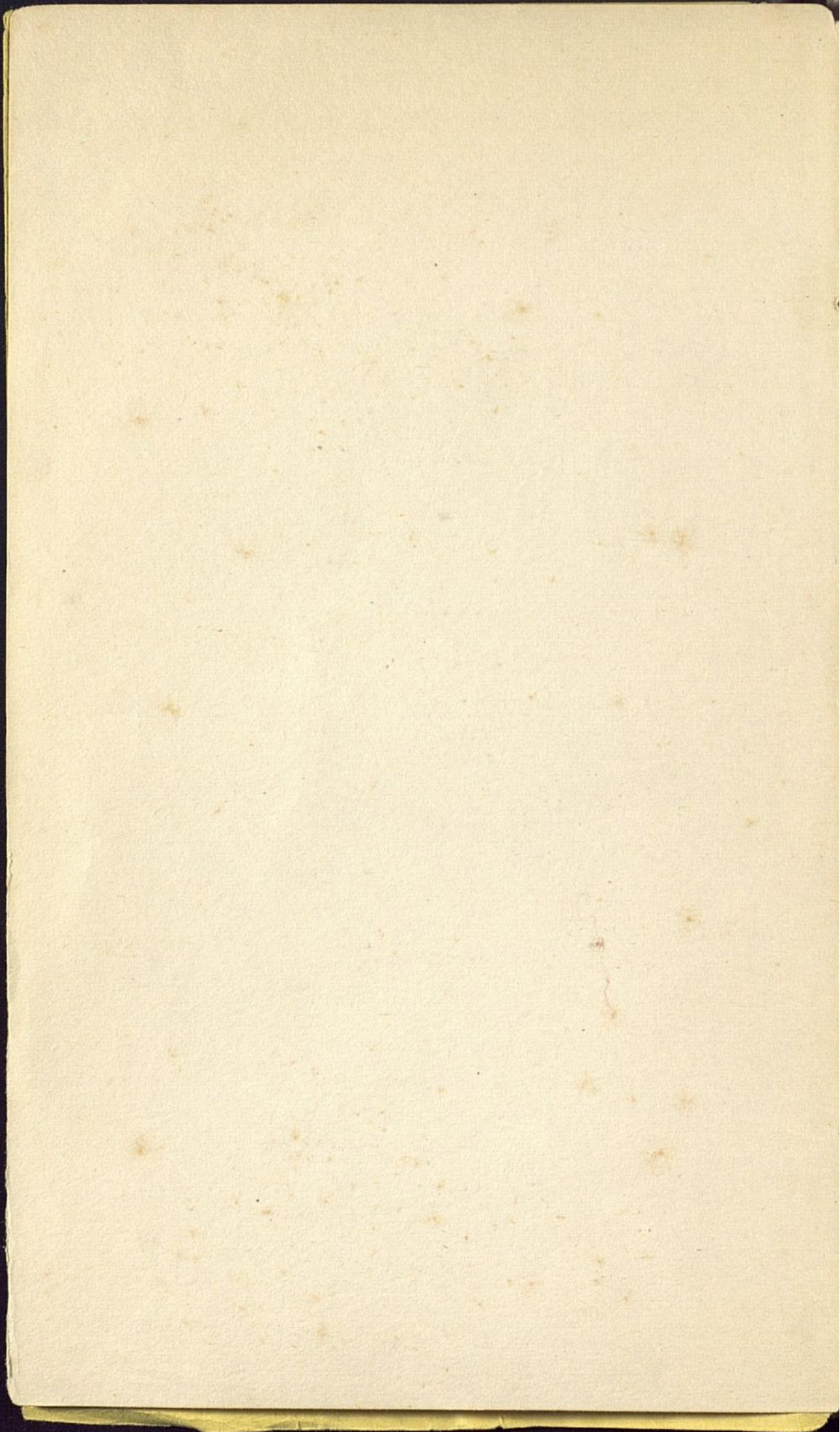
Rue des Minimes, 26-28

—
1909



45/

25/



EN CONGOLIE

MLA

11341



RÉCITS DE VOYAGE

PAR

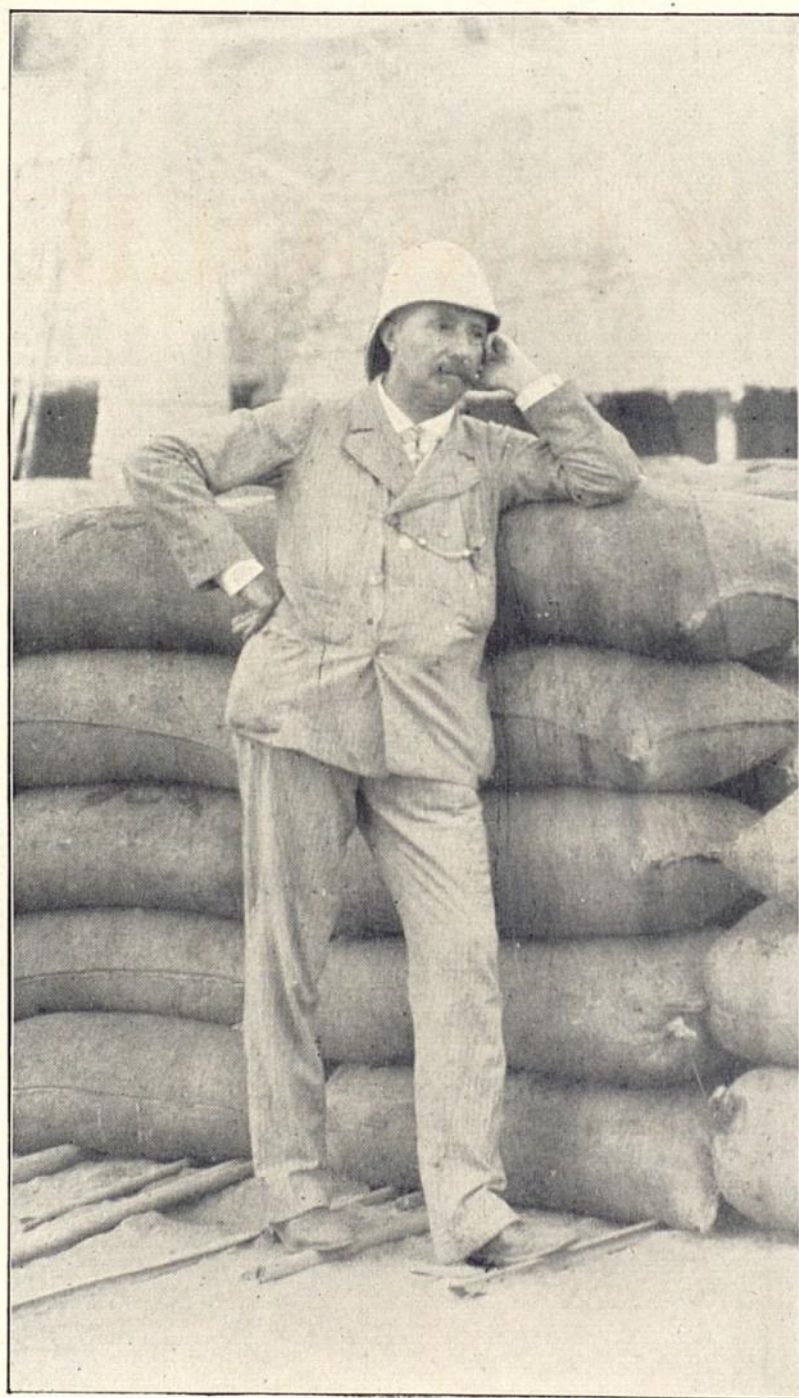
EDMOND PICARD

LES HAUTS PLATEAUX DE L'ARDENNE.

EL MOGHREB AL AKSA (Mission belge au Maroc).

MONSEIGNEUR LE MONT BLANC.

JOURNAL DE MER D'UN ADOLESCENT.



EDMOND PICARD

EN CONGOLIE

1896

TROISIÈME ÉDITION

SUIVIE DE

NOTRE CONGO EN 1909



BRUXELLES

V^{ve} FERDINAND LARCIER, ÉDITEUR

Rue des Minimes, 26-28

1909

EN CONGOLE

*Il a été tiré de la présente édition quatre exemplaires
sur papier Impérial du Japon.*

AU LECTEUR

Je suis le premier Belge qui alla au Congo en touriste.

Ce fut en 1896.

J'écrivis au jour le jour la relation de mon voyage alors considéré excentrique. J'eus la coquetterie de remettre le manuscrit à l'imprimeur le jour même de mon retour. De ces circonstances on peut présumer combien le récit de mes visions fut sincère et imprégné de la vie que je menai là-bas.

C'était encore, pour la formation de cette merveilleuse colonie, la période de l'héroïsme et des misères. Le chemin de fer de Matadi à Léopoldville qui devait abolir la fameuse barrière d'entrée des cataractes de Livingstone n'était construit qu'à moitié, jusqu'à Tumba. Douze ans à peine s'étaient écoulés depuis que le Congo avait, à Berlin, été admis comme Etat Indépendant par les Puissances.

Mais déjà s'annonçait l'ère de calme et de prospérité qui allait suivre et, en douze nouvelles années, réaliser le miracle d'organisation et de promptitude auquel nous assistons actuellement.

Dans cette troisième édition de ma relation, j'ai laissé celle-ci scrupuleusement telle qu'elle fut écrite sous la vive impression de ce que je vis et ressentis alors.

Mais j'ai cru qu'il était utile et juste d'y ajouter ce que notre Colonie m'apparaît maintenant, en 1909, non plus, il est vrai, par mes constatations personnelles, mais par les écrits curieux et de plus en plus nombreux qu'elle suscite.

*C'est l'objet de l'exposé rapide qui est à la fin du volume. Je lui ai donné ce titre :
NOTRE CONGO EN 1909.*

EDMOND PICARD.

Bruxelles, 1^{er} octobre 1909.

D'Anvers à Las Palmas.

Du 6 au 13 août 1896.

La respiration à la surface après la longue, longue nage sous les eaux troubles de la sociale existence. Les vacances ! Les vêtements enlevés et jetés à la volée pour courir nu sur le rivage. Le licol rompu, la fuite hors et loin des écuries où s'alignent, pour les quotidiennes et lassantes besognes, en escadrons tête au ratelier, les chevaux d'omnibus que nous sommes. La liberté ! ou, au moins, son illusion. Le départ, cette petite mort heureuse, acompte puéril et doux sur la grande, ... plus heureuse, plus douce peut-être !

Me voici sur un steamer ronflant, amarré à l'un des quais immenses de la grande ville maritime. Le fleuve s'étire, à marée étale, ce quart d'heure de repos entre la marée montante et le jusant descendant. Anvers, Ambrès, de son beau nom castillan. La haute

tour ouvragée dresse très fière, sur l'activité fiévreuse et odorante du port, sa silhouette repercée à jour et la grâce aérienne de sa dentelure merveilleuse.

Le pont du navire fourmille ! car c'est un départ pour le Congo, pour ce lointain Congo, séducteur et dévorateur, pays de rêves et pays de larmes, pays d'espérances et pays de désillusions, d'enthousiasmes et d'anathèmes, comme tout Inconnu tenté par l'audace et la fragilité humaines. Sur la rive une foule s'est amassée, sourdement tourmentée des mêmes désirs et des mêmes inquiétudes, attirée par ce mystère et défiante devant ce mystère. Une musique militaire joue des airs indifférents qui ne sont ni une excitation à la partance, ni une consolation mélancolique ; plutôt un accompagnement rêveur de l'acte qui va s'accomplir, le sublimisant d'une harmonie légère sans rompre son vapoureux, sa vaillance et sa tristesse.

C'est un jour d'août, mais le ciel à nuages qui fait à l'Escaut sa plus belle parure, est meublé de tentures grises en accord avec toutes ces âmes sentant la tension douloureuse des fibres qui vont être brisées. Août, le mois où l'on coupe les moissons, où les champs se peuplent de gerbes comme un camp de tentes ;

le mois où tant de souvenirs de journées heureuses remontent du cœur au cerveau.

Midi solennellement sonne à la tour majestueuse et épand ses douze coups sonores et graves sur la cité et sur ses ports. Et, à l'instant, le navire, comme s'il se soumettait à un rite rigoureusement et cérémonieusement ordonné, à l'instant le navire, qui vient de verser et d'écouler sur le quai la multitude qui l'encombrait et n'a gardé que le petit peloton de ses passagers et son équipage, se détache et lentement commence son voyage de deux mille lieues. Une longue clameur d'adieu s'élève comme un vol de mouettes en émoi, tandis que des milliers de mouchoirs agitent leurs ailes blanches; elle s'élève, se prolonge, faiblit, reprend, tombe encore, s'épanche et déferle sur la rive, et remonte une dernière fois avec une allure mourante de sanglot.

Le Léopoldville est en route !

Maintenant seul le bruit sourd du remorqueur bat le silence du pouls dur de sa machine. La grande Ambères défile le panorama de ses maisons derrière le réseau des mâtures; une pluie fine sème une ondée de pleurs. Bientôt les prairies et les polders et les puissantes digues fluviales ne laissant voir des arbres que les cimes vertes, des maisons que les toits

rouges. Le bétail pensif regarde, sans comprendre, passer le puissant mastodonte noir qui nous emporte, empanaché du vomissement tumultueux des fumées.

A peine la mélancolique solitude du fleuve a-t-elle aboli les rumeurs et les perspectives de la cité, que l'on jette l'ancre dans un coude désert; au Lievekenshoek, le coin des amoureux, site paisible qui, d'une légende de fiancés noyés et roulés par le courant à la mer, ne garde que le nom, désormais banal et sans écho sentimental; car tout s'efface sous les stratifications du temps, paternel niveleur des douleurs et des joies. Il y a là un fort d'où nous arrivent de la dynamite et de la poudre. Jusqu'au soir, de batelets à drapeau rouge accrochés à notre flanc, sortent les caisses plates et les tonnelets, maniés avec des gestes prompts mais infiniment précautionneux, et qu'on range à bord dans de grands compartiments aux parois de fer, coffres-forts emprisonnant les dangers aussi jalousement que si c'étaient des trésors. Poudre, explosif des roches. Or, explosif des consciences.

A la nuit tombée, après un coucher de soleil sans magnificence nous repartons, et cette fois c'est le grand coup! D'une haleine, sans lassitude, sans jamais interrompre le va-

et-vient actif et puissant de son piston, le tournoiement de ses bielles, le frappement à rapide cadence des ailes de son hélice, le vapeur nous conduira à sa première escale, aux îles Canaries, égrenées sur la côte du Maroc, aux sept îles fatidiques que l'antiquité ingénue voyait, dans les brouillards de ses imaginations sereines, aux extrémités du monde, joyaux parmi les merveilleux accessoires de ses fables et qu'elle avait nommées : les Fortunées, les Bienheureuses, les Éternelles, les Hespérides !

C'est la nuit, sous un ciel avare d'étoiles. Nous sortons des bouches de l'Escaut et ses eaux amples et limoneuses nous passent aux flots courts et tourmentés de la mer du Nord, tracassière naufrageuse incessamment en lutte avec ses bancs sournois et avec nos rivages. Dans la sombreur des ténèbres l'horizon à notre gauche se raie des lumières dont les villes balnéaires tendent le chapelet rougeâtre et scintillant au long des dunes. En quelle paix, à cette distance, se mue le tapage de ces cités de joie, en quel nimbe de phosphorescence douce, annonciateur d'apparitions caressantes ! Quel amoindrissement de leur turbulence et quel pressentiment de leur inutilité ! Et pourtant, dans cet anéantissement

des agitations humaines, par moments, ainsi qu'un nœud sacré, ainsi qu'un fragment plus dur qui résiste à l'universel broyage, surgit une figure, un souvenir qui atteste l'impossibilité pour le cœur de tout rompre et de tout oublier.

Les milles marins succèdent aux milles. De phare en phare, de cap en cap, comme s'il s'engrenait dans leurs hauts minarets et dans leurs anfractuosités, le navire progresse avec la régularité automatique d'une horloge bien remontée. Pas d'indécision, pas d'imprévu de vitesse ou de route. La vapeur a réduit au même dénominateur les aventures des anciens et aventureux voyages. Les steamers vont sur les eaux comme les trains sur les rails. La route serait jalonnée de bornes kilométriques ou enfermée entre des haies qu'elle ne serait ni plus visible, ni plus sûre. Les voiliers que nous dépassons ou qui nous croisent ne semblent plus là que pour l'ornement de la mer polyphonante, grandes fleurs étranges surgissant en nénuphars à haut calice, complétant l'admirable et simple paysage que font, en un sublime accord, le Ciel, l'Eau, la Terre! Est-ce vraiment pour un but mercantile, pour enrichir quelque digérant bourgeois, qu'ils promènent ici leur majestueuse et com-

pliquée blancheur et que se manifeste la superbe harmonie de leur grâce élancée et balançante ? Ou bien est-ce pour le ravissement de nos âmes que le Destin inspira à des butors, assoiffés d'opulence, d'envoyer sur les mers ces miraculeux prodiges ? Leur commerce ne serait-il qu'un inconscient prétexte aux jouissances de l'artiste ? Ces piteux spéculateurs ne seraient-ils, ô Nature ! que les instruments sarcastiques de l'embellissement que tu imposes aux choses.

Au premier matin, au réveil dans les oscillations berceuses d'un roulis bienveillant, nous embouquons le goulot du grand entonnoir qu'est la Manche, le Pas-de-Calais, où vont et s'amassent les navires tels que les feuilles voguant sur un ruisseau quand les rives s'étranglent. Les eaux, entre les falaises, crayeuses et proches, d'Albion et les falaises, grises et lointaines, de France, sont florissantes de voiles. Voici les repères classiques : Le château de Douvres et le mont de Shakespeare, d'où le roi Lear, aveugle et désespéré, voulut se précipiter dans les flots moins retentissants que ses imprécations. Voici la côte, abondante en phares, cernant la mer de l'ourlet mince d'un bord d'assiette, à une distance qui éteint tous les bruits et tous les

mouvements terrestres et fait croire à des lieux inhabités. Les vagues ardoisées, innombrables sous la pression de la brise, galopent entre nous et le rivage, s'aigrettant parfois de la coquetterie d'une mousseuse et moutonnante écume de neige.

Mais la route incline à gauche. Il faut gagner Ouessant, terre d'avant-garde extrême de l'Europe dans la vaste Atlantique. Et durant tout un jour, toute une nuit, de sa course méthodique à pulsations de métro-*nome*, le steamer, le cap fixé sur ce but, fend et laboure la mouvante prairie marine, s'ornant à l'étrave, en capiton, de la moustache blanche floconneuse que soulève l'avancée de ses joues sous les yeux ronds de deux écubiers d'où coulent en grosses larmes noires les maillons pesants des chaînes d'ancres.

Une terre rocheuse et pelée. Pas le velours d'un seul arbre. Des maisonnettes transies. Une longue scie de récifs déchiquetés par les tempêtes millénaires battant la Bretagne. Des sautées de vagues en escalade contre les écueils. La désolation des pointes perdues chargées d'émousser les premières fureurs des vents accourant libres des plaines océaniques. Telle, en sa claustration insulaire, la triste et sévère Ouessant.

Nous passons, et cette fois c'est le vrai large. Sur le clavier des flots sonnent maintenant les notes profondes. La houle se soulève en palpitations prolongées. Ce n'est plus la danse sautillante des mers courtes enserrées entre des côtes. C'est le puissant et majestueux menuet de l'Océan. Durant trente-six heures nous couperons en diagonale, d'Ouessant au cap Finistère, le golfe de Gascogne, fameux par son indocilité cruelle, le *Sailor's-churchyard*, le Cimetière des marins. Et le steamer, comme s'il voulait mettre son allure en harmonie avec la gravité solennelle de l'ambiance, le steamer, jusque-là stable et lentement cadencé, élargit l'amplitude de son roulis et de son tangage et inaugure pour « les humains lamentables » le tourment dérisoire du mal de Mer. Car elle est difficile la neptunienne déesse, et railleuse en ses initiations !

La côte d'Espagne, la côte de Portugal, le détroit de Gibraltar, bouche étroite de la Méditerranée énorme ; la côte du Maroc barbare. Tout cela invisible. En notre course diurne et nocturne, nous passons à plus de cent milles. Invisible ce rivage du Moghreb où il y a quelques années, en un bizarre voyage, je prenais des bains de mer à la Noël et au Nouvel an, en des solitudes sauvages.

A ces souvenirs, je regarde vers l'Orient, et, plus forte que la réalité, mon imagination reconstruit ces événements minuscules à jamais détruits et pourtant pour moi si vivants et inoubliables.

Pas de terres en vue, non, pas de terres. Mais quel incessant et divin spectacle autour de nous. Un vent du nord agile, précurseur des brises alisées, ininterrompu, déplace l'atmosphère limpide, soufflant la fraîcheur et la luminosité. Le disque plane et grandiose des flots, borné dans un rayon de six lieues par l'horizon circulaire, cuve immense dont le steamer est perpétuellement le nombril mouvant et dont le circuit se déplace avec lui, bouillonne en une agitation prodigieuse et inépuisable. La cavalerie innombrable des grandes lames bleues, — que l'Aquilon soulève, excite, ramasse, exhausse sans trêve, — la cavalerie des grandes lames bleues à frissonnantes crinières blanches, les chevaux de Neptune, nous fait escorte de ses escadrons, avec un infini frémissement de soies violemment froissées, tandis qu'au ciel défilent en convois parallèles les écharpes de légers et véloces nuages. Des moires, des marbrures, des neiges qui semble frirer, de larges étallements en dalles azurées, des palpitations

brusques et pathétiques se gonflant pour retomber en volutes robustes et élégantes, une course haletante et frénétique vers l'horizon, vers l'abîme où plonge la base de la coupole céleste aux tons de porcelaine, aussi délicats, aussi finement gradués, aussi translucides que les « coquilles d'œuf » de Japon et de Chine. Cà et là la plaque turquoise brassyante d'une vague qui vient de boire l'air et l'expire en laiteuse savonnée. Et sur tous les versants, sur toutes les croupes de ces collines tumultueuses, un universel frisselis faisant une risée géante au soleil.

Beauté sublime et simple, formée d'indigo et de blanc, de mouvement et de lumière, et de toutes les dégradations aux nuances magiques de la lumière, du mouvement, du blanc, de l'azur ! Orchestration miraculeuse ! Spectacle inlassant en son harmonie héroïque et surhumaine ! le navire glisse muet, rythmique, se laissant faire, savourant ces lécherries puissantes et ces chocs amoureux du Cosmos en rut, Lion de Némée acceptant les caresses d'Amphitrite.

Et sur cette scène, partout identiquement superbe, le décor change selon les grands stades du jour : avec le crépuscule douloureux, avec la nuit pacificatrice, avec l'aube

amoriférante, avec le midi lourd. Le soleil rayonnant au zénith; ou rond, rouge, terrible, barbare au couchant; la lune nouvelle à la faucille amincie; la voie lactée plus dense; Arcturus, Véga, Sirius, plus royalement scintillants que dans notre firmament brumeux, et leur conclave d'étoiles, de planètes et de nébuleuses, ajoutent au spectacle des ornements magnifiques et basilicaires.

Ainsi nous progressons au milieu des splendeurs invulnérables, laissant à notre droite, dans l'inaperçu, et l'archipel des Açores et l'archipel de Madère, ces stationnaires de l'Atlantique, pareils à ces vaisseaux à l'ancre. Dans mon âme monte la paix salutaire des détachements et des solitudes, et son ennoblissement. Déjà les rides des misères s'effacent, et leurs mauvais plis. L'Universel pose sur mon front ses mains de calme et de force. Ah! puisse pour les humbles tâches auxquelles le Destin m'a départi et pour les heures de labeur qui me restent encore, ces grandes impressions servir les justes causes, invigorant en moi le sentiment du devoir, du sacrifice et des solidarités, indestructibles comme la Nature!

De Las Palmas à Bathurst.

Du 13 au 19 août.

Par l'après-midi d'un beau jour, une semaine écoulée depuis notre départ, le Steamer et la forte brise du nord qui nous accompagne courant, de conserve, vers le sud, les flots sautant et aboyant infatigables autour de nous, apparaît dans un indécis lointain le profil, vague comme un brouillard, mais immuable en son contour, de la Grande Canarie. Tel dut l'apercevoir, il y a cinq siècles, le chevalier Jean de Béthencourt, condottiere de la mer au service du roi de Castille, allant en conquistador enlever au peuple disparu des Guanches mystérieux les terres insulaires, séjour mystique du bonheur et de la paix. A notre droite, à cent trente kilomètres, plus vague encore, assis sur un rivage de nuages, le cône vapoureux du pic de Teyde, gloire céleste de l'île de Ténériffe, le volcan géant

qui, aux temps fabuleux, brûla de ses feux, secoua de sa colère et fit sombrer l'Atlantide, Gomorrhe océanique faisant, par delà les colonnes d'Hercule, pile de pont entre l'Europe et les Amériques. Du cataclysme formidable, il ne reste, au-dessus de l'immense désert liquide où s'engouffra ce monde dans un abîme de douze mille pieds, que ces archipels minuscules qui, derrière les horizons profonds, nous entourent, émergeant en épaves, pointes de mâts de navires naufragés.

Peu à peu, dans la douceur triste du soir, le large écran dentelé des montagnes se précise. Versants pelés blondis par une atmosphère chargée de la poussière jaune des sables sahariens portés ici par les vents, et jusqu'à douze cents milles des côtes africaines ; poudre brunisseuse, durant les nuits humides, de la voilure des navires cheminant au large par les latitudes tropicales. Terre emmousselinée d'un poudroisement et d'une pulvérulence. Apparence d'un vaste écueil. Au débouché d'un défilé, la plaque blanche d'une ville, nébuleuse encore, déversant son agglomération dans la mer, tachant de sa lèpre crayeuse le flanc des rocs dénudés.

C'est Las Palmas, la cité des Palmiers, jadis ! car, depuis, la fureur arboricide a tondu

sa parure glorieuse et ce n'est plus qu'en de rares points de sa surface calvitiaire que se dressent les fûts architecturaux qui inspirèrent l'art égyptien, comme le hêtre et ses avenues en nefs inspirèrent l'art gothique. Le lendemain, dès l'aube, nous quittons le steamer à l'ancre pour courir la petite cité, visiter sa cathédrale, inachevée, suivant la destinée de tant d'œuvres victimes de la prompte lassitude des volontés espagnoles. Style composite, bizarre et froid; deux tours carrées, surmontées de hautes guérites cylindriques et à coupoles, font penser aux minarets quadrangulaires du Maroc voisin; les tiges de colonne et les nervures en lesquelles elles s'épanouissent ont les proportions élancées et les ramifications mollement gracieuses des arbres emblématiques du pays. Par les rues étroites à maisons basses, calcareuses, à toits plats, à cours intérieures en patio sur le patron mauresque, percées de fenêtres empersiennes et closes, circulent des femmes à noble allure embéguinées de mantilles blanches, — muettes, solennelles, aux traits forts, pareilles à des religieuses, — et des muletiers classiques coiffés du sombrero de feutre en parasol, à califourchon entre des paniers énormes qui donnent à leurs bêtes l'aspect d'être inhumainement sur-

chargées. A l'entrée de la place où l'église dresse sa façade mutilée, huit chiens de bronze, par paires identiques de quatre modèles rappelant le stock des bons fournisseurs bourgeois de garnitures de cheminée, signifient en symboles parlants l'origine étymologique douteuse des sept îles : les Canaries. Sur le rivage, le long d'une route adornée d'un tram à vapeur déteint et poudreux qui roule du port lépreux à la ville coquette et silencieuse, de spacieux hôtels anglais; car Las Palmas, grâce à son climat merveilleusement équilibré, cherche, à l'exemple de Madère, à grever son paysage volcanique de sanatoires pour les asthmatiques, les phtisiques et les rhumatisants.

Aux dernières heures du jour, nous sommes de nouveau en route, vers le cap Vert et le quatrième archipel, celui des îles Caboverdiennes. Imperturbablement la mer bienveillante nous enveloppe du décor clair d'un ciel opalin et du mouvant pâturage des vagues lazuléennes veloutées d'un ourlet d'hermine.

Une paix cordiale et douce règne à bord. L'emboîtement aimable et la classification courtoise des personnalités et des habitudes se sont faites sous la direction d'un Capitaine affable. Sauf moi, tout ce petit monde, soixante

âmes, est en route pour vivre au Congo le terme réglementaire des deux ou trois années. Et vraiment, ce devoir sévère à accomplir, cette séparation acceptée, cet en-route vers un inconnu qui, parmi ses multiples et incertains facteurs, compte l'Isolement, cette angoisse, et la Mort, donnent à chacun une particulière noblesse et une tenue vaillante d'un haut et touchant caractère. Officiers et sous-officiers destinés à la force publique, ingénieurs et artisans engagés pour le chemin de fer, agents et comptables recrutés pour les compagnies commerciales, agronomes et jardiniers voués aux défrichements, avocats désignés pour la Magistrature, apparaissent tous, sans morgue et sans charlatanisme, pénétrés du sentiment viril qu'ils vont être autre chose que les unités étroitement encaquées de notre activité serrée à coordination rigoureuse, à discipline impitoyable; qu'ils vivront plus libres et plus maîtres de leur originalité; qu'autour d'eux vont souffler de plus larges courants d'air. C'est le secret de leur courage et de leur discrète fierté, de leur caractère énergique et doux, des vues larges qui nimbent même les plus humbles d'entre eux. C'est aussi le secret des mirages qui ramènent au Congo, invinciblement, même ceux qu'il

fit souffrir. Car, dans les consciences humaines règne, ataviquement incompressible, un besoin d'indépendance, un instinct de dignité personnelle qui résiste aux exigences tyranniques des civilisations concentrées jusqu'à l'étouffement. Le vulgaire nomme cet héroïsme l'Esprit d'Aventure! Les vieux soldats de plomb que sont nos bourgeois l'appellent une manie de Fous! De ces fous, il en faut, il en faut! Fasse le Sort qu'il y en ait toujours, toujours!

Le groupe est babélique : onze langues sont parlées à bord. Tout, quotidiennement, se déroule en un ordre tranquille en accord avec les phénomènes vastes qui nous enveloppent de leur rythme. Et pourtant, ici comme ailleurs, le cuisant problème social omniprésent s'affirme. Je descendis hier dans la cale frigorifique, geôle polaire à dix degrés de froid où pendent, stalactites cruelles, en leurs chairs gelées et leur sang figé, les cinq mille kilogrammes de viande destinés à la traversée, au-dessus d'une jonchée de lapins écartelés, de volailles rigides, de poissons durcis par un immuable gel. Et de là, par une fantaisie plaisante de l'officier qui me guidait, j'ai passé dans la chaufferie des machines à cinquante degrés de chaleur! Noir enfer de mine sur

lequel s'ouvrent les gueules des foyers ronflant, rutilant, brasillant en cratères sous les chaudières. Devant ces fournaies, pataugeant parmi les écroulements de charbon, au plus profond des flancs caverneux du navire, des hommes, des sacrifiés, des martyrs, pelletant le combustible, fourgonnant les brasiers, esclaves n'ayant de la liberté que le droit nominal dérisoire, plus asservis dans la réalité que ceux qu'on vend et qu'on achète comme du bétail. Il en meurt presque à chaque voyage. L'éternelle et tragique antithèse, l'affreuse énigme : toute cette merveilleuse organisation d'un transatlantique, cette horlogerie-prodige, aboutissant non pas à alléger les misères, mais à les intensifier, à en créer de plus exaspérantes. L'afflux, à la surface, du bien-être pour les uns, ayant pour courant parallèle souterrain l'afflux des souffrances pour les autres. La machine, dans sa chambre spacieuse et aérée, fonctionnant aisée et brillante, ses aciers polis, ses cuivres miroitants, ses peintures fraîches, soignée comme un trésor, et dessous, ses accessoires, les misérables chauffeurs, suant, abrutis, esquinés, dédaignés, oubliés. Ils ne coûtent rien. Tandis que la machine ! s'il fallait la remplacer ! Et, alors, dans l'âme fraternelle se gonflent le désir, le

besoin, l'espérance de résoudre le problème et d'y consacrer sa vie de penseur et d'artiste.

Les heures coulent pacifiques et rêveuses. La température reste douce, car l'immense nue de poussière africaine impalpable, volatilisée dans l'atmosphère, fait écran entre le soleil et notre itinérante carapace. Nous passons la ligne idéale du tropique du Cancer le samedi de l'Assomption, par une mer à laquelle la couleur terne de l'air a, par reflet, donné le ton olivâtre et sale des lavasses ménagères. Des poissons volants, fuyant quelque rapace sous-marin, tombent sur le pont dans leur vol éperdu et y étalent le papillon de leurs ailes irisées de libellules. Une mouette épuisée, aux cris rauques et lamentables, a été prise cette nuit dans les agrès. Quatre mules embarquées à Las Palmas, attachées aux bastingages, chancellent à l'action du roulis, leurs longues oreilles inquiètes, les yeux chargés d'une défiance attristée. Trois hirondelles, la nuit venue, se sont pelotonnées, craintives et affectueuses, contre une poulie, à portée de la main. Des marsouins, véloces navettes, glissent, prodigieux de rapidité élégante, entre deux eaux. Ah! que les peintres primitifs aux œuvres étoffées d'oiseaux et de bestioles, comprirent bien l'inévitable mélange

de l'animalité à l'Humanité, et sa grâce, et sa fraternité!

Le cap Vert, pointe extrême du Sénégal, est en vue. Un rocher massif, aigretté d'un phare blanc, se rattachant à la terre par une longue encolure ornée d'une crinière de verdure. Des récifs auxquels infatigablement les flots écumeants donnent l'assaut. A l'arrière-plan, l'île de Gorée chargée de factoreries et de casernes. Tout cela défile durant un après-midi transparent et chaud qui a peuplé le navire de costumes aux tons clairs. Les cinq passagères qui féminisent légèrement notre masculinité émaillent de toilettes printanières les superstructures de la dunette et se groupent en un five-o'clock.

La côte s'est effacée, de nouveau la solitude marine. En route pour Bathurst, à l'embouchure de la Gambie, où le *Léopoldville* doit embarquer, en possessions anglaises, pour le chemin de fer du Congo, un fort contingent de travailleurs sénégalais, embauchés sur les territoires français, ou plutôt débauchés, car il paraît qu'il s'agit d'une rafle qui a fait le vide dans le personnel du railway de Dakar à Saint-Louis. Nous entrons dans la région des pluies tropicales. Le ciel se matelasse de nuages et, l'aube du jour d'arrivée, des rafales qui rétré-

cissent la circonférence de l'horizon, nous obligent à ralentir, à sonder, à « atermoyer » pour trouver les bouées du chenal. Un gros pilote, mâtiné de mogol et de nègre, nous joint et voici que le steamer embouque le vaste estuaire du fleuve dont le nom fait la moitié de celui du pays, la Séné-Gambie.

Tout encore reste atténué dans les lointains. Aux eaux jaunâtres, aux rives plates et vertes, on se croirait dans le bas Escaut. Et même en approchant, les feuillages indécis continuent l'illusion d'un paysage européen. Des appontements, des constructions en arcades suscitent le souvenir dérisoire d'une rue de Rivoli qu'ombrageraient de hautes frondaisons. Partout, éparse, une population bigarrée où le bleu clair et le blanc dominant, avec de-ci, de-là, en point d'orgue, une tache rouge. Ce sont nos futurs compagnons de route, les uns massés sur la rive, les autres défilant vers l'embarcadère, leurs nattes de sommeil roulées en perche sur l'épaule et d'infimes bagages à la main. Pour le nègre, la natte équivaut au tapis pour l'Arabe.

Un petit vapeur, infiniment négligé, en amène un premier lot. A la proue, en pilote, un noir au feutre gris, affublé d'une invraisemblable vieille capote de livrée écarlate, dirige

l'accostage. La cargaison, homme par homme, escalade l'escalier du bord et le spectacle est ahurissant : un monôme de vagabonds, une montée de la Courtille, un pèlerinage de mendigauds, le retour d'un pillage chez les fripiers d'une grande ville. En voici vêtus de la défroque d'un cocher de fiacre ou d'effets militaires de réforme, en voilà drapés dans des coupons de cotonnade versicolore. Tous nus pieds avec la plante ambrée faisant une sandale artificielle qui tranche sur le noir terne et plombé de gris de leur peau. Des nippes et des chiffons écourtés sortent, en jambes de coq, les maigres fuseaux de leurs jarrets de singe. Les têtes rasées font saillie en genoux couleur de suie, ou sont coiffées de casques de rebut, de képis éreintés, de chapeaux éculés, de bassins en fer-blanc. Et pourtant plusieurs se croient des mirliflors, car ils brandissent des sticks à pommeau de métal, têtes de chiens, têtes d'oiseaux, dont, chez nous, s'enorgueilliraient les calicots. Ils s'éparpillent sur le gaillard d'avant et sur le pont de la coupée.

Le petit vapeur transporte quelques-uns d'entre nous au rivage : immédiatement en mon imagination surgissent des réminiscences de Paul et Virginie. Les faux-cotonniers

dressent sur les gazons leurs troncs à contrefort qui semblent formés de la peau rugueuse et grise des éléphants. Çà et là un baobab suspendant à ses rameaux, au bout d'un fil végétal, l'encensoir de sa lourde fleur ou de son gros fruit ovoïde et feutré. De larges avenues verdoyantes et humides s'ouvrent sur des perspectives riantes et colorées qu'empanachent de hauts cocotiers ébouriffant leurs palmes entre lesquelles s'entassent les fruits jaunes en œufs d'autruche. Dessous, autour des cases cylindriques, à toits champignonnants, faites d'un tressage d'écorces, encloses de palissades légères, des bananiers en buisson et des lauriers-roses, adorablement fleuris, avec toutes les grâces et tous les souvenirs qu'évoquent la teinte charmante de leurs pétales et l'élégance penchée de leurs rameaux. Des vautours, nettoyeurs de voirie comme les chiens de Constantinople, planent nonchalants ou se branchent sur les cimes. Des négrillonnes, attifées d'étoffes à tons vifs, à demi flottantes, dansent sur les prairies, en se tenant par la main et gazouillantes. L'atmosphère est moite et caressante. Une paix ingénue enveloppe toutes choses. On se surprend à dire : Ici je voudrais vivre. — Hélas ! cette idylle est un des sites les plus mortels

de cette côte d'Afrique, scélérate et meurtrière!

Nous retournons dans un canot où rament maladroitement deux gamins semblables à des ramoneurs. Un grain terrible tombe sur nous pendant le court trajet. Une averse magistrale nous cingle sans pitié. Le fleuve se gonfle en vagues qui achèvent l'aspersion. L'esquif furieusement assailli, échappe par hasard à la submersion ou au capotage. Nous accostons le steamer au milieu des cris d'effroi et, trempés, nous grimpons à bord en un sauve-qui-peut.

Il est stupéfiant, le bord. Pendant notre absence l'embarquement des Sénégalais a continué sans interruption, et c'est, à tous les endroits du pont, un fourmillement comme s'il y avait eu prise à l'abordage par une nuée de pirates. Combien sont-ils? Quatre cents, cinq cents, six cents? Plus de mille! me crie un passager aussi ahuri que moi. Nous allons donc être onze cents à bord du *Léopoldville*? Onze cents jusqu'à Matadi, pendant une quinzaine de jours? Mais oui, quoique cela paraisse invraisemblable, car vraiment où est la place pour ce troupeau qui est là s'agitant en gesticulations et en rumeurs, étendant ses nattes, cherchant gîte, épais et entassé, aussi serré

qu'un public de meeting durant une période électorale acharnée ! Dans cet entassement, le caractère barbare de la cohue de ces sauvages accentue la parenté simiesque de chacun de ces êtres, les fronts fuyants, les yeux à sclérotique injectée de bitume, les dents carnassières, incessamment visibles et menaçantes, les lèvres surtout, les lèvres charnues, proéminentes en groin, pareilles aux organes gastéropodes des escargots et des grosses limaces qui vermillonnent, après les orages, sur les sentiers de nos bois en laissant derrière elles la trace visqueuse et argentée de leur passage.

Et des inquiétudes viennent devant cet étonnant spectacle. Si l'artiste éprouve une jubilation intense, l'homme, l'homme de Droit surtout, ratiocine. Un pareil encombrement d'émigrants, sans autre abri que des toiles, est-il permis, pour eux-mêmes et pour autrui ? Vraiment, il s'est formé à bord une rare accumulation de facteurs pour la maturation d'une catastrophe. Explosion : n'avons-nous pas dans les cales soixante-dix mille livres de poudre et de dynamite, sans compter les caisses de cartouches des passagers ? Incendie : n'ai-je pas vu hier enlever du pont et réunir sous la même écoutille un amoncellement de boîtes à pétrole et d'allumettes qu'il a fallu garer pour

le campement des nègres? Naufrage : la mer, avec ses hasards, n'est-elle pas toujours là et notre navire n'est-il pas chargé à en crever, prêt pour un bon petit sombrage? Sauvetage impossible : nous n'avons que six canots, pouvant recevoir en tout cent cinquante hommes; quelle ruée et quelle bataille au couteau avec ces moricauds s'il fallait se les disputer! Épidémie : que va-t-il résulter de cette promiscuité de Cour des Miracles, de cette vie en troupeau, fatalement immobile, de malheureux soumis à toutes les malpropretés, à toutes les infections de la belle vie, que le docteur s'est déclaré impuissant à visiter sérieusement, et qui, dans ce pays classique des fièvres homicides, resteront exposés aux avalanches des pluies tropicales, au mal de mer et aux coups de mer inondant? Révolte : que deviendrons-nous, les blancs, si cette animalité, par colère de la faim, des intempéries, du regret d'avoir quitté les terres natales, s'insurge? — Nous les dompterons avec des jets de vapeur, m'a dit un officier. — Mais s'ils agissent la nuit, par surprise, comme des chacals?

Heureusement que les Catastrophes sont de singulières divinités infernales qui ne se décident pas facilement à entrer en mouve-

ment et sont bienveillantes pour les téméraires! Heureusement aussi qu'au cou des chemineux de notre singulière escorte pendent, en scapulaires, des milliers de gris-gris préservateurs, achetés aux féticheurs et qui conjurent l'œuvre des mauvais démons!

**De Bathurst à Banana. — Sierra-Leone.
Les Sénégalais à bord.**

Du 19 au 29 août.

Décidément, en nos escales, nous ne sommes point partout les bien reçus. A Las Palmas, on nous a fait déguerpir dès que les autorités ont su que nous avions des explosifs à bord. A Sierra-Leone on nous a refusé « la Libre Pratique », la faculté d'aller à terre, à cause de la horde de nègres entassés entre nos bastingages. La localité a une renommée sinistre : *White men's grave*, le Tombeau des blancs ! et pourtant le Mulâtre musclé et agité qui, en qualité de commissaire du port, est venu faire la visite sanitaire, a maintenu à notre mât de misaine le drapeau jaune de la quarantaine, et, brandissant un exemplaire de la loi anglaise, mis en faction trois policemen noirs, armés du court gourdin, au haut de l'escalier de service. Il ont plus peur des

maladies que notre chargement humain peut recéler que des fièvres et des dysenteries de leur terre immémorialement inhospitalière.

Il en a, il est vrai, subi de belles, ledit chargement humain, depuis Bathurst ! A peine au large, nous fûmes chargés par des grains furieux appuyés d'une effroyable artillerie d'averses ; pendant quatorze heures nous en subîmes les assauts acharnés à peine interrompus par des reprises d'haleine d'un quart d'heure. Les malheureux parqués sous les insuffisants abris des toiles basses tendues au-dessus de leur campement misérable, tenaillés, malgré leurs amulettes, par un roulis savant et un tangage brutalisant, affalés sur les planches, chancelant inertes et démoralisés, ont reçu, avec la régularité et l'inclémence cruelle des éléments éternels et insensibles, l'orage de la pluie et l'ouragan des coups de mer, « des baleines », lancés au-dessus des pavois par un vent frénétique. De leur conglomérat humide montait, comme d'une cuisson d'immondices, le fumet animal, tiède, aigre, poivré des corps malades et des estomacs chavirés. Un carrefour boueux dans une ville frappée de la peste ! Un hôpital abandonné dont les lamentables pensionnaires seraient tombés dans les corridors en essayant

de gagner les issues ! La vie fuyante et désespérée ne se révèle que par des plaintes de mourants !

Des tousseries rauques déchirent les gosiers. L'humidité est terrible pour ces tropicaux habitués aux températures sénégalienne, couverts de la mince pellicule de leurs cotonnades et n'ayant guère de vêtements de rechange. Du haut de la dunette, où les vagues déferlant en éventail nous atteignent de leurs embruns, nous regardons cet aquarium, et, de nouveau, en l'âme fraternelle et songeuse, reparaisent les fantômes des iniquités sociales et l'émoi de l'incompressible énigme qu'est le contraste entre ce navire, miracle de progrès et d'ingéniosité, et l'horrible condition de ce millier d'esclaves qu'il charrie en vue d'un profit dont ils ne seront vraisemblablement que les victimes, véritable chair à industrie, analogue au charbon qu'on enfourne dans les foyers de la machine au piston infatigable battant, à coups sourds, le tambour dans les flancs du vapeur. Toutes ces forces humaines et matérielles, fonctionnant dans l'auréole des météores et dans la beauté pathétique du voyage, pour cette seule fin égoïste : le *Business* ! les affaires, la stupide poursuite, par quelques fauves, quelques bêtes de proie, de

la richesse hideuse et des jouissances avilissantes!

Il y a eu deux morts! La sombre faucheuse a abattu un pneumonique et tranché la vie naissante d'un petit enfant dont la négrillonne gentillesse s'élevait au milieu du tas telle qu'une paquerette noire sur un fumier. Le commissaire maritime mulâtre de Sierra-Leone a bien fait d'interdire l'accès du *Shore*.

Par faveur j'obtiens d'y aller. Il est juste que parfois, spécialement en pays de sauvages et de fièvres, la qualité de sénateur serve à autre chose qu'à être injurié par messieurs les journalistes. J'y vais avec notre capitaine et notre docteur. Gare au soleil, m'a-t-on dit, même adouci par les nuages; gare à vos tempes et à votre nuque; il est ici terrible et traître — et j'ai emprunté un casque blanc d'explorateur. Dès le débarcadère, nous sommes pris dans la chaleur moite et étouffante des serres où chez nous les orchidées retrouvent le milieu natal. L'impression d'une maladie pouvant vous saisir en moins de rien, surgit et inquiète. Le corps entre en suée lente ainsi qu'au Hamman. Sur la tête, on sent, au travers du liège épais de la coiffure, la pesée de l'astre-roi plombant droit du zénith, et l'on s'étonne de ne trouver, autour de ses

pieds, qu'une toute petite ombre, informe, ramassée en paquet, un moignon d'ombre.

La ville, Free-Town, c'est Bathurst en grand avec un arrière-plan de montagnes dont les verdure, fondues à distance, émaillées de bâtisses à l'aspect de châlets de plaisance, font penser à Chaudfontaine ou aux Sieben-Gebirge du Rhin. Déjà cette impression m'était venue quand, ce matin au petit jour, nous longions la côte et que les cocottiers et les palmiers, caractéristiques des sites équatoriaux, pouvaient sembler des bouleaux s'espacant au-dessus des taillis d'une colline ardennaise. C'est curieux ce rappel, en ces lointains, des paysages d'Europe et cette conscience que la différence ne tient qu'à des détails grossis démesurément et mis en vedette par les voyageurs qui veulent absolument avoir vu des choses extraordinaires afin d'apparaître eux-mêmes en bêtes curieuses et sensationnelles.

Très lentement nous vaguons par les chemins gazonnés que sont les rues, troués des larges éraflures d'un sol rouge. L'opposition des tons crus est d'une harmonie un peu dure mais séduisante. Des Bodegas, des boutiques, séparées par des jardinets où le bananier à larges palmes balayantes et le svelte laurier-

rose tiennent surtout la place, les bordent, avec l'étalage en bazars de marchandises cosmopolites et râpées. Partout le nègre, anglicisé et évangélisé. Plus de nudité livrant à la vue le bronze des dos et des seins, si statuairement pointus et fermes chez les jeunes filles, si gélatineusement boudinés et ballottant chez les femmes. Du *cotton* britannique criard et ramagé, en emballage autour de tous les corps, les corps minces et souples des adolescentes, les corps énormes et tourellisants des matrones. Et de là sortent les têtes, les têtes et les mains, les mains noires, les têtes noires brunissant au soleil, donnant à nos yeux accoutumés aux nuances claires de ce miracle de frêles nuances « la couleur de chair », une répulsion causée par l'inharmonie, la tristesse de cette fuliginosité, le mécontentement de cette nuit matérialisée où le rythme des coloris raffinés est éteint.

Il n'y a qu'une centaine de blancs parmi les trente-cinq mille habitants de la place, résidu de ceux qui tentent l'acclimatement dans cette oasis perfide et que les fièvres paludéennes dévorent. Ce sont eux qui tiennent tout ensemble. Il n'en faut pas plus, de race supérieure à race inférieure. Car aux différences zoologiques de peau et de traits, superficielles,

correspondent les différences psychiques, les vraies, les cardinales et c'est là que doivent regarder ceux qui, enfantinement, s'obstinent à poser encore le problème de l'assimilation du Noir au Blanc, par l'éducation et le temps.

A une heure du matin, après un laborieux et traînant embarquement de combustible, nous levons l'ancre par une majestueuse nuit lunaire. Notre camp girovague s'est augmenté d'un nouveau contingent, entre autres quarante « Kroo-boys » destinés à faire le déchargement : nous sommes maintenant environ douze cents à bord ! Plus que l'équipage d'un cuirassé de premier rang ! Tout ce monde, à cette heure, dort dans la paix morne du désœuvrement, de la fatigue et des privations. Ainsi, peut-être, s'en allaient les croisés de Richard-Cœur-de-Lion, en leur exode vers la terre sainte, ou les exilés du duc d'Albe vers les Amériques. La brise qui souffle de l'avant ramène sur le navire l'odeur répugnante de leur fermentation acide et berce d'un roulis doux leur sommeil de brutes. Au petit jour c'est un réveil garrulant, une agitation de guêpes. Les ballots humains, tantôt étendus comme des sacs jetés au hasard sur le pont, s'agitent, vont, viennent, gesticulent, tourbillonnent dans le bruit d'une jacasserie inces-

sante. Le steamer, sur son large dos, véhicule cette foule, en un balancement paternel qu'accompagne le ron-ron continu de la machine et qu'orne sombrement le panache intermittent de la fumée. Ils ont envahi tous les espaces, ils encombrent l'avant, dégringolent dans la coupée qu'ils submergent, escaladent le spardeck, se nichent dans les haubans et sous les canots, se blottissent sous les roufs, font de tout un perchoir, bloquent à l'arrière les passagers de seconde classe et ne laissent libre que la dunette pour les passagers de première. Vainement l'équipage s'efforce de les parquer par des barrières : ils débordent comme les hannetons d'une boîte où un écolier veut les contenir. Nous sommes des naufragés sur un écueil que battent les flots en multitude, une poignée de soldats luttant entourés, aux dernières heures d'une bataille. Il faut se résigner à l'envahissement ! Ah ! le singulier voyage d'agrément pour « les gens de cabine » que nous sommes ! Qu'importe, le pittoresque abonde et surabonde ! La compensation est princière.

L'Océan a, dès midi, mis ordre à leur tumulte, en recommençant la danse bousculante qui les avait matés au sortir de Bathurst. Voici de nouveau les secousses vio-

lentes, les saltations épiques et les puissants arrosages des vagues écrêtées et déchiquetées par le vent. La horde, reprise du vertige stomacal, vacille, s'affaisse et retombe dans le sommeil somnambulique et les transes du mal de mer. Ce n'est, de nouveau, qu'un amas de loques tachées par la saleté des têtes noires rasées à fleur de peau ou vêtues d'un court crépon laineux de caniche, des bras et des jambes nues déjetées, insensibles aux rasades salées qui jaillissent en affusions brutales. La nuit gagne cet amalgame lugubre. Par intervalles la pleine lune, dans une trouée de nuages, lucarne sinistre, semble regarder si les flots font bien leur besogne de tourmenteurs.

Jusqu'à l'aube, lente à paraître, dure cette persécution. Une délégation mouillée jusqu'aux moelles vient annoncer au Capitaine qu'un homme a dû être emporté pendant la tourmente nocturne : ses compagnons de planches ne le retrouvent plus ! — Qu'y faire ? Qu'on le laisse à l'eau !

L'Atlantique semble en avoir assez. Voici le soleil ! La côte d'Afrique est visible, dentelée de forêts lointaines. Nous voguons par le travers de Libéria, où les nègres, livrés à eux-mêmes, tentent sans grand succès, depuis

trois quarts de siècle, de se gouverner en république à la mode américaine, portant les institutions parlementaires à peu près comme ils portent nos vêtements.

Les négritiens, réconfortés par le calme, sont debout. Ils recommencent leurs turbulences de marché à Tombouctou, après la prière du matin dont, en fidèles musulmans, ils accomplissent les rites, tournés vers l'orient où gît la Mecque-la-Sainte, frappant et refrappant de leur front le pont sur lequel quelques-uns ont déposé une poignée de sable symbolisant la terre de l'Islam. Car, avant la récente invasion des peuples aryens sur tout le pourtour de la massive Afrique, demeurée si longtemps intacte et inconnue, l'Arabe, le sémite, définitivement repoussé d'Europe, tournant le dos à l'ancien champ de ses pillardes conquêtes, envahissait lentement ces contrées mystérieuses, massacrant le nègre ou le convertissant au Mahométisme. Le cerveau à parois étroites de ces rudimentaires s'accommode, mieux que du catholicisme mystique et compliqué, de sa théologie simpliste concentrée en de si rares et si faciles préceptes : Croire à un seul dieu, Allah; à Mahomet, son délégué sur la terre! à une vie future, paradisiaque pour les bons, impi-

toyable pour les mauvais; accomplir cinq devoirs : la prière avec les ablutions, l'aumône, le jeûne, la guerre sainte contre les mécréants, et, pour les plus fervents, le pèlerinage au tombeau du Prophète.

La température n'a rien d'excessif. Sommes-nous vraiment dans la zone torride avec la gerbe des rayons solaires tombant verticaux sur nous? Pour la première fois un beau couchant. Grâce à de décoratifs nuages, ce n'est pas seulement un aérostat de feu précipité dans les abîmes de l'horizon maritime. Les splendeurs méconnues des fins de jour dans nos pays de ciels étoffés de nues, sont retrouvées! Ah! si nos yeux moins ingrats savaient mieux voir les merveilles célestes de nos contrées du Nord! Si les défilés profonds que sont les rues de nos villes ne réduisaient pas à un pan dérisoire le spectacle émouvant du ciel toujours changeant!

Ces nègres, ces nègres! Décidément, ils occupent toute la scène, figuration énorme et pullulante du théâtre ambulante où nous sommes. Encombrement prodigieux, tel que celui des mouettes, des cormorans, des alcyons, des pétrels sur les rocs à guano. De même que les bourrasques équatoriales surgissent autour de nous, troublant d'un

tourbillon brusquement formé, brusquement dissous, la paix des solitudes, dans leur cohue barbare, se noue tout à coup la ruée, la mêlée d'une « palabre ». Pour unealebasse pleine d'eau renversée, pour une cruche cassée, pour une préséance à la marmite où cuit le riz quotidien, pour une vétille, pour un rien indéchiffrable, une querelle s'éveille, gonfle, gronde et éclate furieuse. Ils sont dix, vingt, trente à enchevêtrer leurs membres, à se distribuer des claques sonnantes et des coups de poing sourds, à désarticuler en grimaces de cynocéphales, leurs visages noircis et glabres de pierrots à rebours, à faire mouvoir en miaulements les palettes de leurs langues rouges entre leurs dents blanches de carnivores mal guéris de l'anthropophagie. Pas de danger, du reste, que ces taloches fassent des noirs ou des bleus sur leur peau d'acajou. Il faut qu'un officier se jette sur eux comme un valet de chiens fouaillant une meute, arrache les matraques brandies et les jette par dessus bord, ou cadenasse aux poignets de quelques-uns les fers de justice; le premier lieutenant a failli envoyer à la mer une énorme flûte à petits trous, qui semblait un gourdin, propriété d'un va-nu-pieds en redingote et sans pantalon, qui prit les attitudes éplorées

et suppliantes d'un roi à qui l'on arrache son sceptre.

Au déclin du jour, rapide, sous ces latitudes, comme un changement de décor à vue, déclin destitué des lentes douceurs de nos crépuscules, quand le désert maritime est gagné par l'ombre, et que s'assombrit l'indigo transparent des eaux, en mon souvenir apparaît, fantôme, l'œuvre dramatique de Géricault, *Le Radeau de la Méduse* : cette cuve sombre à large houle est celle qu'il a devinée ; ces haillons suspendus aux cordages et claquetant dans le sillage aérien de notre course sont des signaux de détresse ; ces corps allongés ou accroupis dans une immobilité funèbre sont des naufragés. En ces parages infrequentés, notre horizon reste vide : sombrer ici serait le sort douloureux des navires « perdus corps et biens sans nouvelles » !

Et, pourtant, à d'autres heures, le spectacle de cette mer, inépuisablement mobile en son uniformité, évoque d'autres rêves. Nous sommes au large des rives de Guinée, côte du poivre, côte d'ivoire, côte d'or, côte des esclaves. Un courant bienveillant nous charrie, les brises alizées nous éventent. Quand le ciel s'orne des clous d'or des constellations boréales déjà montantes, tandis

que la Grande Ourse et son cortège, peu à peu s'enfoncent dans le Septentrion, je pense aux légendes des voyages fameux ou fabuleux, à Christophe Colomb, à Magellan, à leurs précurseurs dès longtemps surgis dans les imaginations devinatoires des peuples, — à saint Brendan, faisant voile hardiment vers l'ouest, avec vingt moines, à travers les merveilles ; visitant les républiques d'oiseaux qui rendent un culte à Dieu, en chantant aux heures liturgiques ; l'île des Brebis où ces doux animaux se gouvernent selon leurs lois pacifiques ; l'île Silencieuse qu'aucun bruit n'a jamais troublée, où les cierges s'allument d'eux-mêmes à l'heure des offices pieux ; à la Pâque célébrée par le Saint sur le dos complaisant des baleines ; je songe à la promenade mystique du bienheureux dans le Paradis terrestre retrouvé ; à sa rencontre avec Judas l'Ischariote qui, une fois par semaine, sort de l'enfer, en récompense d'une bonne action qu'il a faite ; toutes les plantes ont des fleurs, tous les arbres des fruits, et quand il revient de ces terres de promesse, frangées d'herbes ravissantes qui retombent dans des flots, ses vêtements austères en restent parfumés pendant quarante jours.

Le coq chante à bord : ces prestiges s'éva-

nouissent. Un noir est tombé dans la chambre des machines. Il agonise ! Il meurt ! Ses compagnons poussent des lamentations. Ils l'enroulent de bandes d'étoffe, lui lient les bras et les jambes, le ficellent dans sa natte. Les matelots attachent au cadavre le fer de grilles hors d'usage pour le faire couler à fond loin des requins et le cousent dans une vieille voile. Un à un, les assistants viennent cracher sur le mort pour signifier : Tu emportes quelque chose de nous. Et à la Mer pour toujours !

Nous approchons rapidement de l'Équateur. Pourtant, les journées sont fraîches et les soirées froides à s'emmitoufler. Dans la clarté indécise d'une aube, nous passons au large de l'archipel portugais de San-Thomé dont la découpe montagneuse, empanachée d'arbres, se détache en cartonnage d'ombres chinoises. Deux pics, élancés comme des clochers et des beffrois, font songer à la silhouette d'une cité flamande dans les brumes du matin, et l'illusion se continue à mesure que l'avancée contournante du steamer en déplace lentement la double architecture. Une îlette se détache de la masse, Las Rolas, les Tourterelles : quatre cents hectares plantés de cocotiers abritant des champs d'ananas et des vergers de caféiers. Le jour naissant argente la mer

d'une bague qui entoure l'oasis et s'achève, sur les rocs du pourtour, par une frange neigeuse de vagues déferlantes. Le soleil qui se lève pose derrière le paysage la gloire pourpre de son disque et étend du rivage au navire, sur les flots écailleux, le tapis somptueux d'une miroitante traînée d'or rouge, invitant au départ pour cette solitude enchantée.

On rêve de finir sa vie dans ce désert charmant, d'y trouver la paix toujours fuyante, de s'y baigner dans l'Harmonie de l'âme et du monde. Ah! combien tôt, sans doute, nous reprendrait la faim nostalgique des agitations humaines et des inéluctables sociabilités!

A la pointe extrême des Tourterelles, nous coupons la Ligne. Ici je reçus le baptême, *long years argo*, quand j'étais mousse à bord du *Vasco de Gama*, en route pour le Pérou. Plus rien des antiques cérémonies, dont les rites burlesques s'accomplissaient sous le sceptre d'un Neptune d'occasion, flanqué du bonhomme Tropic et entouré de sa cour de marsouins. Le « cant » ne s'accommode pas, sur les grands steamers, de ces réjouissances. C'est bon pour les *sailing ships*.

Dans deux jours, nous mouillerons à l'embouchure du Congo.

Banana, — le Bas Fleuve, — Boma.

Du 29 août au 6 septembre.

Me voici au Congo, à l'entrée du Grand Fleuve! Celui qui dépasse tous ceux du monde pour le volume des eaux restituées à l'inépuisable et toujours renouvelé réservoir des mers. Au Congo! par hasard, par cet abandon de la volonté à la poussée des circonstances, que j'aime comme le moins trompeur des guides au cours de la vie mystérieuse et fluctuante que nous croyons diriger et qui nous dirige, goguenarde et cruelle comme un enfant, dans ses fatalités cosmiques. Car, vraiment, je ne pensais, au départ, qu'à chercher quelque repos aux Canaries, à gravir le pic de Ténériffe, à dormir mes journées dans la vallée d'Orotava affirmée par Humboldt la plus délicieuse de la terre. Et me voici pris dans l'aventure d'un voyage compliqué, non exempt, certes, de fatigues et de hasards,

dans une contrée inclémente. Pourquoi ? Que sais-je ! Besoin, quand on est sur une route, de s'enfoncer jusqu'au bout. Besoin d'entrevoir ce pays discuté qui chez nous tourmente les âmes, et revient, en murmure continu, dans nos agitations nationales. Besoin de réaliser des rêves de lointaine itinérance, remontant aux illusions de jeunesse, et de recommencer, une fois avant l'achèvement prochain de la vie, ce qui fut jadis une fuite d'adolescent, perfluant d'espérances, pris de curiosité et de folie vagabonde.

Depuis des heures la couleur des flots, blondissante, annonçait le mélange, à l'azur de l'Atlantique, des grandes eaux terrestres dévalantes, charriant et les limons des lits fluviaux ramifiés à l'infini dans l'immense bassin congolais et les détritrus végétaux décomposés. Cette fois encore ce fut à l'aube que la ligne lointaine des côtes apparut, basse, uniforme, d'un brun grisâtre se transformant peu à peu en verdure engrisaillée. Le ciel est couvert, la température fraîche : l'impression et le paysage sont ceux d'une fin de septembre sur nos rivages. Ce n'est qu'à l'entrée dans l'estuaire vaste, désert et majestueux, qu'une tiède touffeur et la solitude, immense, ramènent au sentiment de la région africaine. Puis le

détail des végétations, le dessin des feuillages tropicaux, les grandes ébouriffures des cocotiers mal peignés, les grêles armatures dont le lacis supporte, au-dessus des basses eaux des rives, le fouillis des rameaux et des racines superficielles des palétuviers, achèvent la rectification des regards.

Banana grève de constructions éparses la corne d'un banc de sable, plantée dans l'embouchure du fleuve comme une canine dans une mâchoire. A l'extrême pointe, première chose, lugubre, que distingue l'arrivant et sur laquelle inévitablement il interroge, sans songer à l'émoi que fera sauter en lui la réponse, un cimetière! Là gisent, sous des croix, sous des pierres oubliées, des Hollandais, des Portugais dévorés par le Minotaure des fièvres, tous disparus avant l'heure normale de la vieillesse. Au milieu de beaux cocotiers, notamment ceux de cette avenue classique que la photographie complaisante aime à reproduire comme une attirance pour ceux que travaille le désir d'émigrer, s'élève, au-dessus d'une superstructure de piliers ou de pilotis, semblables à ceux des cités lacustres, les maisons en bois, à toiture de feutre, très blanches, badigeonnées de lait de chaux, visibles de loin et paisibles quand on

arrive du large. Elles sont entre deux rivages : l'Atlantique qui déferle avec les grâces lourdes et ronflantes des vagues sur les plages de sable, se frangeant d'une écume épaisse, savonneuse, verdâtre, et la crique charmante, tranquille, enverdurée où s'est arrêté le steamer sur un bas-fond que son excessif tirant d'eau lui a fait toucher. Des jardins sablonneux où les cocotiers, en multitude, dressent, sur les chandeliers gris de leurs troncs annelés, la touffe des palmes et le conglomérat citron de leurs fruits. Des lagunes marécageuses essaient de jouer à l'étang dans ces petits parcs arides ; sur leurs bords de vase noirâtre, où, inextricables, s'enchevêtrent les palétuviers, de petits poissons grimpeurs sautent, et manœuvrant de larges nageoires, moignons de pattes, se hissent, agiles et bizarres. Quelques ponts rustiques à claire-voie. Un aspect général rudimentaire et commercial, monotone, d'une relative séduction. Rien du décor idyllique de Sierra-Leone et de Bathurst. D'affreuses et puantes « chim'beks », tanières en bambou des nègres natifs, aides soumis des factoriens qui ont là leurs établissements de concentration et d'échange, mettent une note de misère en cet ensemble mélancolique, silencieux et résigné.

Mais, dans l'alentour, se développent les beautés harmonieuses de l'entrée célèbre du fleuve. Des îles verdoyantes la peuplent d'un archipel reposé. Les perspectives indéfinies de ses eaux ouvrent partout les méandres de leur dédale attirant. Une majesté sereine orchestre des tonalités douces d'aquarelle aux teintes plates. A l'arrière-plan, des collines d'ocre jaune bornent l'horizon d'une plinthe en ligne droite sur laquelle pose la retombée du ciel. Pas un bruit, — si ce n'est à bord où notre chargement humain pullulant, odorant et simiesque continue les rumeurs des futilités de son existence sauvage, de gros cure-dents en baguettes à toutes les bouches pour y faire un travail ininterrompu de nettoyage et de polissage des mâchoires carnassières éblouissantes de blancheur,

Mais sur le rivage, rien ! Tantôt, quand est arrivé le vapeur à la coque gigantesque, soufflant la stridence de ses signaux et les appuyant d'un coup de canon évaporant le son en fumée, c'est à peine si quelques nonchalantes créatures ont tourné vers la rade leurs placides et indifférents visages. L'étonnement pour les merveilles de la civilisation des blancs semble un sentiment presque inaccessible à ces cervelles dures, incapables de con-

cevoir l'effort millénaire et les étapes innombrables qui furent nécessaires pour passer des ignobles pirogues à pagaies, creusées dans un tronçon d'arbre, pareilles à de vieilles galoches en caoutchouc éculées, qui circulent autour de nous avec leur équipe de chimpanzés, et le prodige d'un transatlantique. Et cette pensée s'impose de nouveau : l'illusion ridicule de ceux qui espèrent leur faire accomplir par l'éducation le chemin historique, cruel et immense, que notre race a parcouru au milieu des enthousiasmes et des souffrances.

Il a fallu alléger. C'est la saison sèche, la saison des basses eaux. Jamais, assurent les pilotes, le *Léopoldville*, chargé jusqu'aux barrots du pont, ne passera, avec sa flottaison, les bancs de Matéba. Et tout l'après-midi, et toute la nuit, au milieu du vacarme et d'un gaspillage inouï d'efforts, les kroo-boys ont sorti des écoutilles de l'avant des dames-jeannes et les énormes barils remplis de rhum de traite à quarante centimes le litre, les sacs de sel, le charbon en briquettes. Le soir, du haut de la dunette, à la clarté des papillons électriques allumés à bord, je regarde l'étrange et saisissant spectacle de cette cohue se démenant au milieu des Sénégalais dormant, innombrables,

dans les linceuls gris de leurs haillons, rangés ainsi que des cadavres de mineurs retirés de la fosse après un coup de grisou. Les rayons et les ombres les tachent fantastiquement. Ceux qui rêvent remuent lentement sous l'étoffe comme des blessés revenant à la vie. Au-dessus le navire dresse les grandes antennes mouvantes des grues de déchargement. Les ballots balancés passent en projectiles de catapultes. Les poulies grincent, les engrenages des treuils rapidement dévidés criquètent, les faces de noirs semblent des trous ouverts sur les ténèbres. Inoubliable mise en scène d'agitation et de sommeil, de silence et de tapage, de sombreur et d'éclat, d'Europe et d'Afrique.

La marée haute du lendemain matin nous renfloue. En route pour Boma, la capitale de l'Etat naissant : environ la distance d'Anvers à Flessingue. Le navire est resté bien lourd ; passerons-nous ?

Mes yeux et mes pensées sont tout au paysage. Le fleuve a la planitude et la teinte du verre mat, car ses eaux sales que l'hélice baratte en lessive châtaine reflètent un ciel nuageux qui les emperle et les engrise merveilleusement là où rien ne trouble leur immense étalement. On dirait un beau lac

savamment échanuré entre des rives empanachées de splendeurs silvestres. Partout des presqu'îles et des golfes, des contours mollement arrondis, une verdure continue et opulente, sans une tache d'aridité, sans un crevé de déboisement. Les arbres ne sont pas hauts, ils n'ont pas la beauté sévère de nos wagnériennes forêts de hêtres ; mais l'étrangeté, pour nos yeux, des végétations équatoriales ! Quand nous serrons la rive, les palmiers foisonnants baignent dans les eaux les gerbes de leurs feuilles. Et ces plantes de serre, ici prodiguées, augmentent l'impression d'un gigantesque domaine royal aménagé pour la joie des regards. Tout pourtant a l'apparence d'une peinture de décor, procédant, par larges lampées plates, sans l'infinie variété des nuances, incomparable séduction des coloris du Nord.

Cela dure des lieues ! Ce péristyle du Congo est admirable de majesté pacifique. C'est ici, pourtant, qu'encore au cours de ce siècle, venaient mouiller les négriers et qu'ils embarquaient leur infernal chargement vivant de « Bois d'ébène ». C'est ici qu'on s'approvisionnait de chair humaine pour le Moloch de l'esclavage. Oui, parmi ces beautés, oui, parmi cette paix !

Mais les magnificences reposantes de cette

oasis fluviale prennent fin. A notre gauche commence l'île de Matéba avec ses milliers d'hectares de pâturage où se font les essais d'élevage du bétail. La forêt riveraine n'orne plus le paysage. Des rives basses, de sable, sur lesquelles, avec les jumelles, on découvre, çà et là, en masse difforme et imbriquée, un crocodile. Des plaines buissonneuses bornées, très loin, par des collines à surface indistincte. De nouveau des rappels, dans les grandes lignes, de paysages européens. Ah ! combien vraiment la surface terrestre se répète, et combien les mêmes éléments se retrouvent, concentrés chez nous en espaces restreints, ici délayés en espaces énormes !

Nous approchons des fameux bancs où, avant nous, plus d'un navire s'est échoué, si près, pourtant, de sa destination. Mais le sort aime les dérangements de la dernière heure. Un pilote, tout de blanc habillé, rébarbatif et très bien rasé, important d'allures et disant, de la tête aux pieds, de ses bottines irréprochables à la visière démesurée de sa casquette à quadruple galon d'or : « Je suis sûr de mon affaire ! » arpente la passerelle avec l'autorité d'un Nelson et nous donne confiance. Ah ! bien oui ! un choc à culbuter toute la vaisselle du bord, un long frottement doux mais angois-

sant qui fait passer par les semelles jusqu'au cœur un singulier émoi, les mâts qui vibrent comme des cordes de violon, et nous voici en plein sur un bas-fond, mais là bien en plein, avec l'avant qui a remonté d'au moins deux pieds et le steamer qui donne de la bande sur tribord ! Stupeur, effroi, colloques, courreries. Il paraît que c'est un banc qui, réglementairement, ne devait pas se trouver là ! Coquin de banc, va !

Avec frénésie, l'hélice fait machine arrière. Nous ne bougeons pas. Ah ! que nous sommes bien encastrés ! Mais sans découragement, avec l'entêtement des résolutions fondées sur l'espoir dans le hasard, l'hélice fait machine en arrière ! Obstinement, bêtement, l'hélice fait machine en arrière ! Et, en effet, après des heures et des heures, la nuit venue, voici, on ne sait pourquoi, que, tout à coup, le steamer bouge, bouge, bouge, se dégage, flotte. Hurrah ! Il pouvait rester ici huit jours, quinze jours, toujours ! Car vite, vite, ces lourdes masses descendent dans les sables, sont prises, bloquées, cernées, résorbées, ainsi qu'un cavalier dans une tourbière. Hurrah ! Nous sommes en pleine eau !

Le grand banc de Matéba nous barre quand même la route. Et devant la frange sournoise

dont il moire les eaux du fleuve, nous mouillons. L'allègement de Banana a été insuffisant. Il faudra plus amplement dégarnir les cales. Et Boma qui est là-bas, pas bien loin, dont on nous aperçoit, apparemment, avec le télescope !

Une nuit dans le calme de cet ancrage. Des brûleries de grandes herbes mettent en dix endroits de l'horizon bas qui nous encercle des lueurs d'incendie. Pourquoi ces dévastations ? Pour fertiliser la terre par des cendrées ? pour détruire les moustiques ? pour chasser les serpents ? pour traquer les antilopes ? pour faire la plaine libre aux voyageurs ? pour honorer Zambi le Grand Esprit ? pour imiter les ancêtres ? pour produire des nuages de pluies ? pour découvrir l'approche de l'ennemi ? pour empêcher la putréfaction végétale à la saison humide ? Choisissez, devinez, démêlez : comme pour tout ici, des explications multiples, contradictoires, baroques, raisonnables, ridicules, admissibles, inadmissibles. On ne sait pas ! On ne sait jamais !

Le lendemain, au jour pointant. A gauche de notre navire, élongé au cours descendant du fleuve, un vaste paysage plat, marécageux, embruni de végétations courtes : suis-je aux environs campinois de Genck ? Ces collines

cravatant l'horizon sont-elles la dorsale limbourgeoise? Cette chaleur solaire, non cuisante mais lourde, est-elle celle d'un midi orageux d'août en Belgique?

Voici un steamer de rivière qui approche. Branle-bas! La moitié de nos passagers veut nous quitter, pris de l'impatience de l'arrivée, et monter à Boma. Eh bien! embarquez-vous! Et ils s'embarquent dans un tohu-bohu de bagages amenés, traînés des cabines et des cales. Ah! le besoin de lâcher la mer pour la terre, pour le vieux plancher immobile et sans bastingage!

Des vides, donc. Des tables dépareillées. Des coins tout à coup déserts. Tels des hiatus dans la denture. Et voici que nos nègres deviennent plus entreprenants, plus insolents. La moitié de notre garnison de blancs n'a-t-elle pas déménagé? Ils envahissent de plus près ce qui nous restait du pont. Ils viennent sous nos nez épancher leur parfum de denrées coloniales avariées, éplucher leurs vermines variées, étaler les maladies cutanées qui font ressembler plusieurs d'entre eux aux vieux murs rongés de salpêtre. Et leurs tumultueuses palabres se meuvent avec plus d'impudence : tantôt il y eut une gesticulation furibonde, les mains ont giflé les bouches maflues

et les poings ont martelé les tignasses laineuses avec un entrain qui a mis des saignées de pavots écarlates et d'œillets rouges sur ces crânes de dogues et ces faces de mandrilles. Un missionnaire anglais est intervenu au nom du Dieux de paix et de miséricorde : on l'a saboulé ! Il a fallu se battre pour mettre aux fers « les meneurs ». Décidément, il est temps de déguerpir !

Et comme deux compatriotes installés à l'île de Matéba, là proche, m'offrent de voisiner chez eux, je pars en canot vigoureusement pagayé par six nègres. Ah ! qu'ils font bien travailler leurs palettes, les six nègres ! Quelle cadence appuyée d'un chant monotone de nègre !

Deux jours j'ai reposé là, dans la paix d'une rusticité de soldat au campement. Les repas improvisés, les ratatouilles locales, les cuisines à la diable, paraissant délicieuses. Les bavardages affectueux et osés qui s'épanouissent entre hommes dans les solitudes où l'on savoure tant de choses, où l'on se souvient de tant de choses, de la patrie, des amis, des amies. Puis le sommeil, peuplé de rêves, de désirs, de l'espoir des joies du retour, sur la couchette envirginée et emprisonnée d'une blanche moustiquaire, dans une chambre sans

vitres, tandis qu'au dehors le cliquetis des feuilles de palmier en éventail donne l'illusion d'une pluie qui choit en grosses gouttes plates. Le déjeuner, au réveil, sous la vérandah, meublée en garçonnière négligée, garnie de persiennes en roseaux filtrant un courant d'air. Le départ pour visiter un troupeau de mille bêtes entassées entre les barrières d'un kraal et qui défilent, au lâcher, dans l'accompagnement de mugissements sans nombre, les veaux nés dans la nuit encore mouillés des eaux de l'amnios maternel, trottinant chancelants dans la horde ; la flânerie vers un village de natifs, éparpillant ses huttes en paillons, déhanchées et sordides, aux environs de baobabs balourds ; vers un cimetière barbare où les tombes récentes, nombreuses, tumulant un champ mal tenu de manioc, sont ornées de bouteilles vides d'Ale, de Spontin, de Champagne, de pickles, d'assiettes cassées ; la promenade par les sinuosités d'un sentier où moucheronnent en bande les bengalis, fusant comme une volée de gros plombs ; un sentier se débobinant à travers une bruyère parsemée de pins sylvestres, non, à travers une savane parsemée de cocotiers ; mais combien l'illusion est poignante ! Ah ! ces réminiscences opiniâtres, et ces ressemblances avec la patrie ;

la patrie! plus douce pourtant, et plus belle, et plus harmonieuse, oui plus belle malgré toutes les fanfaronnades et les illusions gasconnes des voyageurs.

La chaleur est dure, dure! Un commensal, un Hollandais, a dû nous quitter le matin, pris brusquement de fièvre violente : et pourtant c'est ce qu'on nomme « un vieux Congolais », il a six ans d'Afrique. Climat sournois, climat aux imprévues perfidies.

Des coups de sirène rauques et répétés sur le fleuve pendant que, nonchalants, nous reposons en pleine moiteur de serre. Un petit vapeur qui se démène et qui s'amène. Qu'est-ce? On a appris à Boma qu'il y avait un Sénateur en détresse et on envoie le sauveter. Décidément ça sert à quelque chose d'être père conscrit, ne fût-ce qu'à rompre le bonheur de se croire à mille lieues des puérités sociales! Soit! embarquons et filons. Filons, filons, filons! vers la coloniale capitale, vers Boma, vers Bruxelles-en-Congolie!

A grande vitesse nous longeons la rive à peine émergente où grimpent, largement piétinés, les chemins de montée formés par les hippopotames quand ils cheminent vers leurs pâturages nocturnes. Encore une fois rien d'exotique, sauf cette indication d'une

animalité invisible. C'est le bas Escaut, c'est le bas Danube, c'est n'importe quel fleuve européen coulant parmi les ensablements de son embouchure. Dans les lointaines transparences d'une atmosphère de cristal sont délinéées les hauteurs rocheuses à travers lesquelles, aux âges fabuleux, s'est frayé un passage ce Congo fameux que les Portugais nomment plus euphoniement Zaïre. Sur l'une d'elles, en signal, un monolithe pareil au clocher d'une église de village.

Au crépuscule prenant, apparaissent, en blocs blancs parsemés sur le rivage et sur la pente, les constructions de la ville naissante. Nous abordons dans l'obscurité tropicale brusquement tombée comme un rideau.

Rien, ce premier soir, qu'une installation sommaire. Un hôtel choisi, puis remplacé par un autre à raison de détails par trop inconfortables. Des tâtonnements dans la nuit. L'impression trompeuse, invariablement grandiose, des choses entrevues pour la première fois parmi la magie des ténèbres. La prise de possession, dans un vaste bâtiment tout entier en tôle à panneaux repoussés, d'une chambre spacieuse dont le plafond pose sur des éponilles de navire. Quand, les fenêtres closes, je me suis étendu sur le lit rudimentaire,

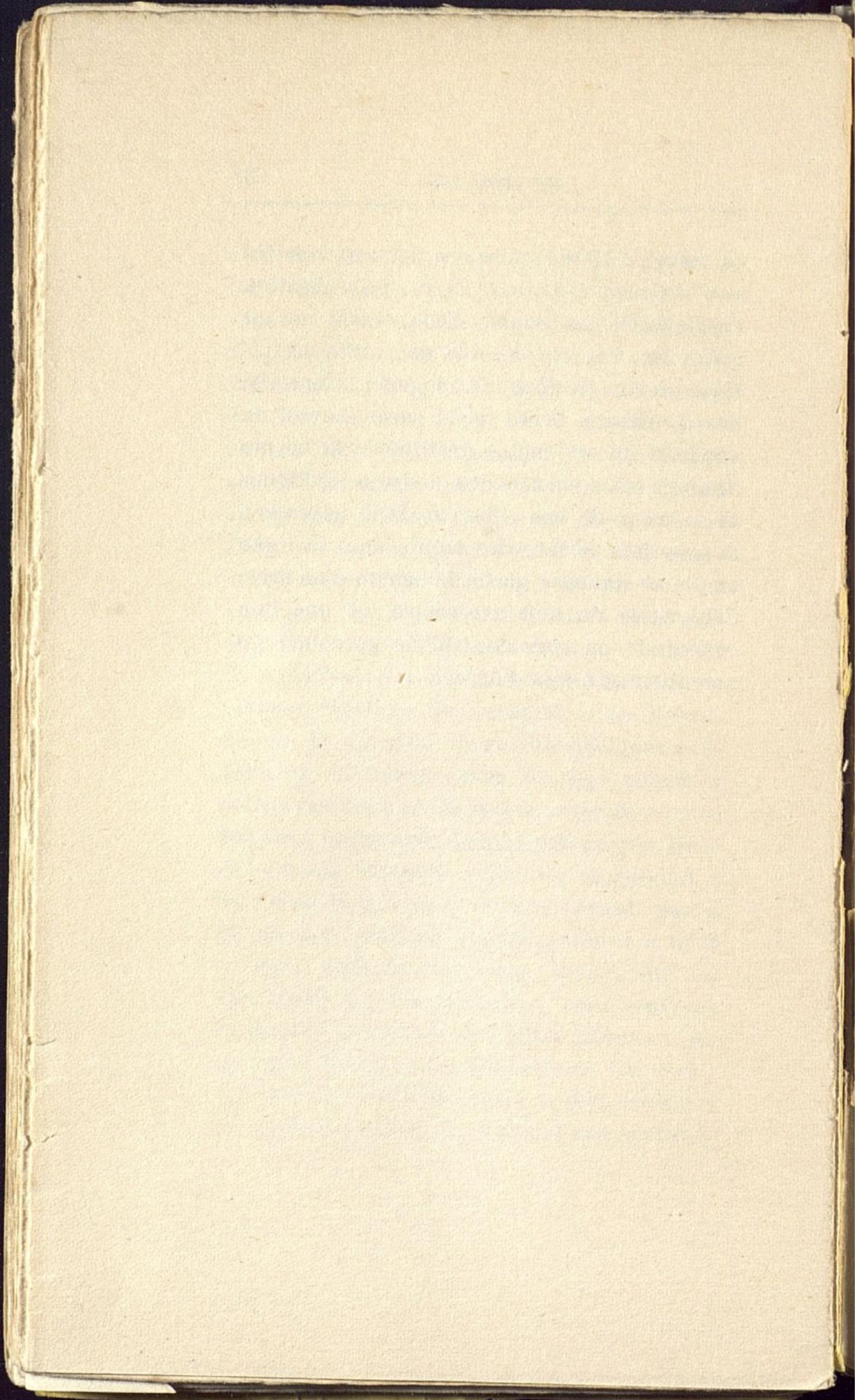
croisent, d'un vol mou et agile, des chauves-souris; elles m'éventent en happant les moustiques qui susurrent dans le nimbe tiède du visage. Entre les parois creuses, les cloisons à double fond des murs métalliques, des rats déboulent et sautent pour des palabres énigmatiques.

Durant trois jours, sous la direction de fonctionnaires éminemment aimables pour le singulier législateur qui a choisi le Congo comme villégiature de vacances, je visite « les curiosités »; on me fait accomplir « le tour du propriétaire ». Tout l'administratif m'est exhibé et expliqué avec une courtoisie charmante. Mais pour l'instant je ne veux fixer que mes impressions d'artiste, ce qui fut la fleur et l'ornement de cette aventure où, pourtant, l'homme d'étude ne fut jamais absent sous les sensations pittoresques. Je reviendrai à cette part des pensées remuées en moi durant ces trois mois de concentration obstinée et violente sur un sujet unique, en plein dans l'ambiance où il se déroule, en compagnie d'âmes incessamment occupées de lui, épanchant, sans interruption, ce qui fermente en elles pour l'édification de qui sait les écouter et synthétiser leurs perfluences.

Boma a de la grâce, mais une grâce gauche

d'adolescente. Les insuffisances des choses en formation et les négligences de ce qui n'a pu encore s'harmoniser. Une ville de garçons! Un débraillé, non sans l'élégance officielle faite d'uniformes et de raideur. Les agents de l'Etat, tout de blanc vêtus, émaillent les perspectives et renforcent le bronze, aux tons sourds et tristes, des moricauds. La femme européenne manque, ou à peu près, et avec elle l'ordonnance propre, et la réserve, et la galanterie. La verdure, les arbres, les ombrages, les fleurs ont l'aspect embryonnaire et miséreux des plantations récentes; ils n'étoffent pas les lieux des plantureuses parures végétales de Bathurst et de Sierra-Leone. Il n'y a de vieux que quelques baobabs, en cette saison sans feuillage, courts et lourds comme des éléphants, n'ayant, à leurs rameaux uniformes, d'autre parure que leurs gros fruits veloutés ridicules, suspendus à foison au bout d'un fil comme des rats par la queue. Les maisons quadrangulaires à toits presque plats faisant large auvent sur les véranda's qui les ceinturent, sont espacées la plupart, telles que des villas jalonnant les dunes ou le penchant des coteaux. Un demi-cercle de collines rocheuses arides, revêtues de la courte toison en brosse d'une herbe en

ce moment brûlée, pose ses deux extrémités sur le fleuve et entoure cette agglomération capricieuse. La nappe d'eau, vaste autant qu'un lac, fait à l'ensemble un parvis magnifique où rien ne gêne la vue pour la merveille des couchants, brève ici et rare. Certes, on voudrait un site moins destitué de la beauté des bois et du charme des environs idylliques et ombreux de nos villes ; mais le paysage a la grandeur sévère des monts dont la ligne ample et sinueuse garde la beauté d'un style débarrassé de tout accessoire, et que l'on contemple en redoutant d'en parcourir le monotone et fatigant désert.



Le Moyen Fleuve. — Matadi.

Du 6 au 12 septembre.

Le *Léopoldville* est monté à Boma, libéré enfin de sa longue station devant le banc de Matéba. Les Sénégalais ne hérissent plus ses ponts : des allèges l'en ont dépouillé. Un lavage à grande eau lui a rendu la netteté qui fit, au départ d'Anvers, l'admiration des badauds. On ne croirait pas qu'il a subi quinze jours durant la charge d'un déshonorant fumier. Il flotte digne et correct autant qu'un député fêtard au lendemain d'une noce.

Je retrouve ma cabine, étroite et paisible autant qu'une cellule de moine, et nous prenons route pour gagner, à l'amont, Matadi, Anvers-en-Congolie, qui, certes, eût mérité, mieux que Bangala sur le haut Congo, ce rappel de la géographie patriale. Lentement nous défilons le long de la rive où s'allonge un chemin de terre, en boulevard rudimentaire.

Voici le baobab historique sur lequel Stanley grava son nom au terme de sa fabuleuse descente du fleuve, jusqu'alors inconnu si ce n'est à son embouchure et à sa source : un factorien l'a sacrilègement ébranché de crainte que les rameaux ne chutent sur la baraque où il combine les opérations de son *Business*. Voici les tronçons de mât des ci-devant comptoirs où les négriers trafiquaient de la chair nègre, ayant des kraals de noirs comme on a des kraals de bétail, jouant leur marchandise humaine aux dés, essayant sur elle leurs fusils, la noyant à fond en chapelet, les têtes prises dans des nœuds coulants, quand approchait un croiseur de guerre. Voici les factoreries (elles nous saluent du drapeau) où l'on échange imperturbablement d'enfantins et dérisoires objets de pacotille contre l'huile de palme, le précieux ivoire, le valuable caoutchouc et la coconotte apportés par les natifs naïfs. Voici l'épave du *Matadi*, steamer grand autant que le nôtre, que l'explosion d'une imprudente cargaison de poudre amputa de son avant et dont les cabines noyées recèlent encore les cadavres de l'équipage surpris par la catastrophe. Voici l'île des Princes, où l'on exile les dames de couleur dont les appas gangrenés pourraient compromettre la santé

immaculée des blancs fraîchement débarqués à Boma : au bruit de la sirène du vapeur elles accourent, groupent sur un débarcadère sablonneux leurs affublements versicolores et esquissent des gestes implorant la délivrance.

Le paysage s'érige en perspectives de monts sévères crevés d'un défilé au profond duquel le Congo roule l'énorme masse de ses eaux. Des croupes pelées aux lignes imposantes plongent leurs bases abruptes dans le fleuve. Parfois, aux aisselles des escarpements, la toison rare des verdure; ou, dans quelque crique alluvionnée de limons séculaires, les palmiers chevelus dont les longues feuilles inférieures desséchées pendent autour du tronc ainsi qu'un pagne effiloqué sur les cuisses d'une négresse. Après de longs espaces, le groupe blanc des constructions d'une factorerie perdue dans ce désert de rochers belliqueux contenant dans la tranchée de leur lit d'un kilomètre de large le rapide et puissant courant moiré des remous incessants qui girent silencieux et redoutables autour du nombril en spirale des tourbillons. Des aigles pêcheurs noirs, à camail blanc ou jaune, croissent silencieux et fiers; des oiseaux nagent entre deux eaux, n'émergeant qu'un long cou

flexible qui fait croire à quelque serpent fluviatile inspectant l'alentour. Le ciel enfloconné de nues grises, les sommets lourdement arrondis, les versants en étages, les impasses apparentes transformant le fleuve en lac, font penser à la vallée du Rhin entre Coblentz et Bingen, mais ravagée par un conquérant impitoyable qui aurait rasé les villes, abattu les arbres, coupé les vignobles, ne laissant sur les cimes et sur les pentes que l'herbe courte et stérile, insuffisante parure d'un paysage sombre, grandiose et isolé.

Quel contraste entre ce couloir qui inaugure la région du Congo moyen et l'embouchure sereine et enverdurée du fleuve à Banana ! Les deux spectacles ont environ la même durée panoramique. L'un est le drame, l'autre l'idylle. L'un s'achève par la riante Boma, l'autre par le farouche Matadi.

C'est au détour du plus sombre jet des roches riveraines, du Chaudron d'Enfer et de ses tourbillons qui parfois triomphent de l'avancée des grands steamers, que Matadi, la « Ville des pierres », apparaît, grevant le versant de la lèpre de ses constructions ou plutôt de ses baraquements récents, parmi des éboulis semblables aux terrils charbonniers. Tout est jeté là au hasard des nécessités commerciales

et du caprice des bâtisseurs. Campement de pionniers, de chercheurs d'or, n'ayant, en leurs cervelles avides, d'autre préoccupation que le profit, d'autre règle d'humaine activité que l'intérêt. Business! business! business! Ce mot d'ordre égoïste qui a dénaturé et avili la grande âme saxonne, et fait de la bourgeoisie anglaise une caste douteuse de marchands sans chevalerie, est ici crié par toutes les actions des hommes et par tout l'extérieur des choses. De Matadi par le chemin de fer. Matadi est la tête de ligne imposée par la force railleuse des hasards naturels. Matadi deviendra un grand entrepôt entre la mer et la terre. Qu'importaient dès lors et le charme des lieux et la torélabilité du climat? L'utile, l'utile et rien que l'utile, au moins dans l'appréciation fragile des pauvres gens que nous sommes, car comment ne pas espérer qu'un jour la Beauté sera inévitablement d'accord avec ce cruel Utile obstinément préféré et en apparaîtra comme le signe fatidique?

Oui, ici, pour cet Utile odieux, l'existence est organisée en des conditions telles qu'on se demande si vraiment c'est encore la peine de vivre quand la vie s'exile dans un ensemble aussi destitué de ce qui peut la rendre douce